

Réponse à un adolescent qui disait que la rue était la mère de nos enfants.

LA RUE

Cette rue, tant de nous, parents, la connaissent. Nous y avons cherché des jours et encore plus de nuits nos enfants, nos jeunes adolescents perdus.

Cette rue nous l'avons arpentée dans ses quartiers les plus sombres, pour y retrouver un enfant égaré, un enfant en danger, un de nos enfants.

Cette rue nous la connaissons plus que nos enfants ne croient, quand, cherchant le long des trottoirs, des portes cochères insalubres, nous nous demandions si parmi les couvertures des sans-abris nous n'allions pas reconnaître celle disparue de chez nous quelques jours ou semaines plut tôt, avec grelottant dessous, notre fils, notre fille. Quand aussi, nous affrontions des petites bandes d'autres jeunes perdus, parfois drogués, parfois violents, pour en sortir le nôtre.

Personne n'a le droit de dire qu'elle est mère à notre place et certainement pas la rue. Nous sommes mères, nous le revendiquerons jusqu'au bout et gare à celle qui osera toucher à nos enfants. La rue ne leur donne pas la vie, elle les dévore, les engloutit, les éclate.

Mais ce n'est pas la rue qui prend nos enfants. C'est la peur. C'est la peur qui jette nos enfants à la rue.

La peur de grandir, la peur de ce qui tient, de l'éducation, de l'avenir, la peur de notre affection. La peur de ce qui est solide et pourrait se briser. Et comme Gribouille se jette à la rivière de peur d'être mouillé par la pluie, nos enfants se jettent à la rue de peur d'affronter les relations durables, les projets de vie, leur propre cœur.

Les dangers de la rue les paniquent moins que la sécurité de la famille. Et s'ils y retrouvent des frères, ce sont des frères de misère, perdus comme eux.

Ils ont moins peur des dangers de la rue, des petites bandes d'enfants perdus que de l'affection de leur famille.

Ils s'identifient à ces enfants perdus, persuadés qu'ils ne valent pas mieux, qu'ils n'ont pas droit à un meilleur avenir. Leur dire qu'ils valent bien plus ne les aide pas. Ils sont persuadés que nous leur mentons, que nous parlons pour les tromper. Pourtant cela, nous continuerons à le dire parce que c'est la vérité.

Mais plus nous les chercherons, plus ils s'enfonceront dans les dangers du monde pour se protéger de notre affection.

Ils se considèrent si peu, ce n'est pas possible que nous les aimions. Nous avons donc appris à les chercher moins pour qu'ils n'aient pas besoin d'affronter le pire, pour que leur course perdue ne les mène pas trop loin. Et nous essayons de garder un lien, fil parfois terriblement ténu, petits cailloux du petit Poucet, pour qu'ils retrouvent le chemin vers nous. Nous avalons notre épouvante de parents d'enfants perdus et, nos petits Peter Pan au fond du cœur, nous construisons le mieux possible notre vie sur laquelle peut-être un jour, revenus de leur Odyssée, ils pourront s'appuyer pour construire la leur.

Nous connaissons bien la rue, nos cœurs de parents y errent souvent. Elle n'est pas la mère de nos enfants.

Nous, les mères, nous le savons bien.

Bernadette Nicolas